

***Poèmes pour durer***

André Major

Volume 2, numéro 1, 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600218ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600218ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Sainte-Marie

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Major, A. (1969). *Poèmes pour durer*. *Voix et images du pays*, 2(1), 109–123.  
<https://doi.org/10.7202/600218ar>

*poèmes pour durer*

*de*

*andré MAJOR*

*les injures salutaires*

## 1

*je fends l'âme des roseaux  
pour nourrir le sable  
d'une grâce forte  
et chanter  
et reprendre mon vol  
dans la glaise de votre ville  
vous direz que c'est mal chanter  
pour un gars comme moi  
qui a eu toutes les grâces  
les divines et les vôtres  
mais la laideur de vos grimaces  
m'inspire de bien cracher  
sur vos cadavres ambulants*

## 2

*point de patrie n'ai  
ni de maison  
ni de raison  
pour faire ma vie ici  
comme il se doit  
mais condamne-t-on le  
chat quand il est sauvage  
vous me dites : nos maisons  
sont basses nos âmes ternes  
et c'est bien comme ça  
car seul compte le Bien-Etre  
— la grande tour de la Sécurité  
haut juchée sur la ville —  
et tu devrais ramper  
dans nos égouts  
comme tout le monde !*

## 3

*j'ai le grand vent de mon côté  
et le froid l'exil de ma vertu  
seule dignité dans le noir de  
mon oeil et le feu de ma langue  
je marche dans la cendre de mes mots  
et selon l'odeur des ruelles  
revenu une fois pour toutes  
de la pitié durci contre la chaleur  
revenu de la pitié comme on revient  
d'un frisson torride d'évasion*

*le temps le temps*

*L'été éclate au piment de ton oeil  
ma femme  
et l'air de la ville passe comme un froid  
dans nos os*

*c'est le soir dans toutes nos rues  
les femmes portent le deuil de cette journée  
sur leurs paupières*

*des lumières crépitent  
éclairs cruels  
l'été ma femme  
c'est un paradis qui coule avec ta sueur*

*le temps le temps  
un mirage tu le vois  
fugace et si loin déjà  
tu picores sur les lèvres  
tant de baisers  
que je ne mourrai jamais  
ta bouche qui coucou  
tant que ma langue la visite*

*nos saisons*

*le soleil sur ma tempe  
comme le sel qui pétille sur la langue  
amer et doux l'air qui a flairé le béton*

*douces joues qui tournez sous ma main  
comme vagues sous le ciel  
laissez-moi vous baiser  
comme on s'endort dans l'éternité*

*et la neige qui dévore vos refuges et vos rêves  
la neige aussi loin que porte le regard  
trompe vos fils et le mien  
tôt punis de vivre derrière le soleil  
oh le blanc absolu de notre solitude*

## *l'avril de ta vie*

*il est permis, frère de moi,  
de pleurer une bonne fois  
dans ta vie d'homme farouche  
parce que la vie ne se jette  
plus comme une bête contre  
ta poitrine contre tes jambes  
plus d'enfant aux dents de jeune loup  
par la faute d'un autre amour  
au visage tendre renversé  
sous ton soleil  
parce que l'hiver s'est couché  
sur ta vie*

*à toi, bête douce, frère de moi,  
il est permis de pleurer  
une bonne fois dans ta vie  
de pleurer comme un veau  
et pourtant dans l'ombre comme  
dans le pan cru du jour naissant  
tu vois cette femme neuve  
venue à ton appel s'établir  
dans la certitude de votre amour  
chaque instant enchanté  
par le jeu doux des lèvres*

*oh frère de moi, ce qui passe  
c'est votre lumière, fugitive,  
où vos mains confondues ne savent*

*plus rien que leur habitude commune  
leur mission de tendresse*

*puisqu'il faut retourner à la lumière  
femme ô mienne, éternellement,  
que ce soit dans la fraîcheur d'avril  
la veille des cloches de Pâques  
dans la matinée de notre résurrection  
dans la grande fureur du fleuve délivré  
et des choses qui bouillent au coeur des âmes*

*oh vois, vois-les ! les érables reverdir  
et balancer leur jeunesse dans l'air lourd de lilas  
le soleil dorer le sable encore une fois  
et puis couler en rougeoyant dans le lac profond*

*c'est le chant de la naissance  
ma belle aimée, le chant du jour  
et la sagesse du monde s'endort  
nous aussi, en marche vers nous-mêmes,  
nous reposons, moi contre ta hanche,  
toi sur l'empire consentant de mon coeur*

*voici que les jours lourds de soleil  
brusquement tombent sur le silence  
de glace qui nous renfrogne  
et toi qui dors dans la poussière  
de la lumière, est-ce à moi que tu rêves  
avec ce sourire secret*



*je voulais tellement vous parler de mon pays, oh je voulais un instant  
le tendre au bout de mes bras vers l'oeil ardent d'avril*

*et vous l'offrir avec le grand sourire des dieux qui ne dorment jamais  
et que l'ombre seule et le vent couchent dans le ruisseau blanc*

*je voulais vous montrer le visage dur et jeune de mon pays pour que  
votre caresse le dérïde un peu, mais savais-je, moi, qu'il était aussi sauvage,  
aussi criblé de conifères ? non mais j'aurais tant voulu le soulever du lit de ses  
tristesses*

*savais-je que j'étais faible de sa force prisonnière, que le froid a plus  
de vie que la tendresse parfois, que sa chevelure demeurerait encore et long-  
temps collés à la boue gelée de ses saignés ?*

*entendez-vous sous la neige qui fume et qu'infuse le soleil se détendre  
toutes les racines et se gonfler de jus amers, l'entendez-vous sous ses blessures  
gémir, ce pays, comme dans l'étreinte d'un empire aveugle aux longues mains  
fouilleuses ?*

*et qui craque ! et se relève, comme ta jeunesse me sauve de l'abandon,  
toi et ton épaule qui repoussez la mienne, tombante aux soirs de fervente com-  
plicité*

*et moi, dans cette souffrance,*

*je suis le fils de pauvres montagnes usées*

*jusqu'à l'âme le fils de sombres sapinages*

*et fils aussi d'une ville où l'âge n'a pas le temps de passer comme le passé  
ma mère entend chanter dans le lointain de son sang ces cornemuses qui ont  
dit au père du père de mon père qu'il était défait dans sa race étrange et mêlée  
mon père, ô vous qui avez voilé votre visage trop brun, était-ce un mal d'avoir  
vu le soleil naître du ventre d'une femme entre montagnes et plaines rondes  
d'ormes, et d'avoir été l'enfant d'un père obscur au sang plus sombre que rouge ?*

*suis-je infirme, moi, d'avoir un peu de votre femme venue jadis des  
landes et beaucoup de vous-même ?*

*toi, mon amour, ta grande bouche secrète m'accueille pour toujours et  
m'enveloppe de tant de tendresse que j'y meurs un peu chaque fois chaque fois*

*amer amour de toi*

*comme il est amer, mon amour,  
séparé de toi,  
d'épuiser mon regard dans la blancheur  
du verger fleuri*

*tu es partie sans me cerner de tes bras  
bons de rosée  
et je n'ai rien dit  
et c'est le calvaire de vivre  
avec ce regret comme un os dans la gorge  
tandis que le vent fouille les feuilles*

*tes larmes mordaient ma joue  
ô feu tendre  
maintenant j'ai l'écume aux yeux  
en mangeant le pain de neige du souvenir  
amer amour de toi*

*toutes ces voix...*

*je les entends brûler dans mon oreille  
toutes ces voix fortes ou feu  
qui portent la parole si loin  
qu'on en a le coeur dérangé*

*voix d'hommes dressés contre  
les sables et leurs mirages  
et qui me chuchotent que vivre  
c'est prendre l'âme de la terre  
entre ses mains orphelines  
pour s'en parfumer tout le corps*

*les voix ont frémi en me parcourant  
— vent chaud du Sud —  
je n'ai pas toujours su les accueillir  
en bonnes soeurs qui avaient froid  
et besoin d'un refuge fraternel  
car je vivais seul et veuf  
dans l'habitude de ma peau  
rebelle aux aventures des caresses*

*et maintenant que je veille dans le frais  
de mon logis passerez-vous en posant sur le sol  
dur de glace votre regard à courte vue  
ne me ferez-vous pas de la main le signe  
qui demande asile, amitié et pain tendre rompu  
au soir de bonne sollicitude ?*

## *l'épouvantail*

*oui je fus bien l'homme de la protestation  
le loup hurlant parmi un peuple de brebis  
mais si je parle encore ce sera pour  
dresser contre ce qui viendra  
l'épouvantail de la liberté  
car ce qui viendra ne sera pas  
pur et blanc comme vous le dites  
au verso de vos hymnes guerriers*

*petite foule armée d'insultes  
qui n'aime le monde qu'à l'envers  
renversé par ta haine pointilleuse et vaste  
tache d'huile sur la ville répandue  
et qui chasse l'eau des grands lacs  
ces beaux rêves sur cartes postales*

*écoutez un instant la voix épaisse  
d'un seul de vos frères  
ce qu'il dit ne se raconte pas  
cela s'écoute l'oreille sur le coeur*

*je fus parmi vous la jeune bête frémissante  
de pensées rouges j'en ai mémoire plus que vous  
qui me parlez un langage étranger et je vous  
dis que vos paroles nous empoisonnent*

## *l'avenir rouge*

*la grande Machine  
la grande Machine sourde  
qui avance au son de sa voix  
broyeuse d'hommes  
laissez-vous son souffle  
éteindre toute la lumière de vos yeux*

*moi je ne suis qu'un pauvre vivant  
à la voix de moins en moins chaude  
et que le monde abat sur son autel rouge*

*j'ai honte de la vieillesse de l'homme  
de la rancoeur des choses  
de la lenteur de la sève à monter  
jusqu'au cœur  
j'ai honte et mal de vivre en ce temps*

*(ils greffent la mort sur la vie — ô hommes de Néant — et moi  
je monte vers le nord de mon destin, vers le froid dur et pur où  
tu veilles, mon amour, sur la flamme d'une aube frémissante et  
bleue)*

*je pourrais m'en aller avec l'automne  
mais voici finir le long février de glace  
et voici le soleil de mars et la terre qui sue  
dans mes jambes le lièvre s'éveille  
tandis que ton oeil a des lueurs de cris d'oiseau*

*(ils préparent la décomposition du bonheur et de la douleur leur homme n'a point de nom ni de patrie il sait marcher c'est bien assez il a votre visage et mes mains et le coeur d'un inconnu se désole dans sa poitrine)*

*j'ai refait mon chemin dans les fougères d'eau et de vert  
tu me suis à pas de loup dans la bonté de la terre noire  
thé des bois tabac du Diable mousse mousse où roulent  
nos corps étonnés par l'odeur du baume que l'ardeur de  
l'été diffuse dans la peau*

*(la Machine n'a pas pitié de ses esclaves elle leur suce le sang  
et l'âme avec ce ne sont plus des hommes mais des ombres à  
peine fraternelles et que je somme de répondre à mon cri gau-  
che comme ma main — ô mes frères de Ténèbres, missionnaires  
qui n'avez plus de feu dans l'oeil, je n'ai à vous donner par cette  
nuit amputée d'étoiles que mes pauvres pas dans la noirceur de  
la liberté)*

*l'amour est clandestin comme la libre parole  
il faudrait y croire jusqu'au dernier regard  
parce qu'il change la vie — ô félin qui ronge les liens —  
il n'a qu'un visage et c'est le reflet du tien  
dans l'eau de ma main ouverte  
proclamer que je t'aime fait frémir le peau noire du lac  
et quand je descends mes lèvres jusqu'à la bouche qui fleurit  
le ciel se noie dans le bleu-blanc de son matin*

*souffle sur le feu de sapin sur l'insecte qui mord ma veine  
sur le temps de rêver souffle fort sur le vieil homme  
qui fait de l'ombre entre ta tempe et ma main*

*le feu a rejoint l'arc-en-ciel et  
je t'ai fait un manteau de ma voix de nuit*

*lettre à un vieillard très cher*

*et toi l'égaré, l'abandonné, mon frère de route,  
homme de peu et de vent, t'ai-je jamais chassé  
de la bonne chaleur de la parole  
parle que je serre ta douleur  
comme une main affamée de caresses*

*les montagnes où tu erres sont si vieilles  
qu'elles grisonnent dans le brun du jour  
toi, l'homme des neiges et des pensées  
qui gèlent dans la bouche, écoute enfin  
en ce jeune matin de mars  
dans le doré de la lumière  
cette pagaille d'oiseaux annonciatrice  
de la renaissance de toutes choses*

*bientôt demain le sang neuf,  
le sang chaud, le bon sang monte au coeur  
avec des bonds, des frissons,  
et c'est la vie neuve, la jeune vie  
rougissant les joues  
la clarté des bourgeons éclatés  
les épousailles de la terre et du soleil*

*tu avais fait un long rêve de neige  
dont te voici retiré avec moi  
ton lointain compagnon, l'image de ton fils  
comme le silence a durci tes oreilles et le froid  
écoute la danse de mes lèvres, elles te disent  
que le pays verdit et s'étire dans la langueur  
de l'air clair comme l'eau*